

S.O.S. pour les jeunes malheureux

« En URSS, a dit notre amie Mireille Dumont, il y a toujours un roi, et ce roi, c'est l'enfant. » Cela, Mireille Dumont l'a vu, en URSS. En France, nous ne pouvons pas en dire autant. Rien qu'à Marseille, il y a environ dix enfants abandonnés par mois (officiellement).

Que l'Assistance s'en occupe ! Et l'Assistance fait peut-être ce qu'elle peut. Elle a un château à Saint-Joseph pour les très jeunes enfants ; comme il en arrive tout le temps de nouveaux, elle les place chez des paysans ou bien dans les œuvres privées, religieuses en général, où l'on « apprend un métier ». Voilà, tout cela a l'air très bien, et les gens vous disent : « De quoi vous mêlez-vous ? Depuis vingt ans on parle de l'enfance et l'on ne fait rien. » Oui, ces gens ont raison. Seule, une réforme totale pourra permettre aux jeunes de prendre le chemin de la vie.

« Si vous saviez, m'a dit un ouvrier, comme je souffre d'être obligé de donner mes enfants à l'Assistance. Aux saints-Anges ou chez des fermiers en Ardèche.

« Est-ce si terrible que cela, ces Saints-Anges ?

- Des dortoirs froids où la pluie passe. Des sœurs aigries ; et les enfants qui ont sur le visage quelque chose d'inexprimable : une joie que la souffrance chaque jour enterre un peu plus. Et les sœurs sont aigries parce que les dortoirs sont humides parce qu'elles n'ont pas d'argent ; les pouvoirs publics se désintéressent de la question. Alors, les sœurs font du marché noir pour joindre les deux bouts. Les enfants n'auront pas de chocolat, pas de viande. Ils auront des pommes de terre, beaucoup de pommes de terre. Mais les enfants se plaignent bien sûr, ragent ; quand ils ont su que je venais enquêter, ils m'ont entouré, dans la cour, et tous en même temps s'agitaient, criaient : « Regardez, on est gros, hein, regardez ! » et ils me montraient leurs bras, leurs jambes amaigris. Ils m'ont montré cette détresse épouvantable. L'un a sa mère en Chine, l'autre pleure chaque fois qu'on lui parle.

Oui, mais comme tout le monde s'en moque ! Quelques-uns auront un métier : les autres iront grossir ce rang des chômeurs, des dévoyés de demain. Alors, après avoir connu les Saints-Anges, ils connaîtront Saint-Tronc. Par acquis de conscience, je vais vous décrire : barreaux, grisaille, murs froids et pas d'infirmier. Est-ce que cela vous touche ?

Alors, après l'insurrection, sa victoire, va-t-on laisser cette plaie fermenter comme avant ? Ce n'est pas en décrivant, en s'apitoyant sur tel gosse qui pleure, tel autre qui crie « maman » que la jeunesse condamnée se relèvera. Mais c'est en touchant la plaie du doigt, toute la plaie, que l'on s'apercevra peut-être de sa profondeur et de sa gravité.

Comptez les jeunes Français : les prisonniers, les déportés, les tués, les blessés. Combien seront-ils ceux qui feront la France de demain ? Et l'on s'ingénie encore à diminuer le nombre de ceux qui restent en faisant subir à ces malheureux nés pauvres, le vrai régime de la désolation. Est-ce que les leçons de morale et les coups de fouet, est-ce que les petits travaux manuels et les cellules noires peuvent donner au jeune le goût du travail, s'il ne trouve pas de travail le goût de la justice, s'il ne voit pas de justice, l'amour de la société actuelle si elle le bat ?

Alors depuis vingt ans, si l'on parle des jeunes sans rien faire pour eux, c'est parce que les trusts fortifient leur puissance par l'oppression. Et quelle oppression est plus efficace que celle exercée sur les jeunes ; on les décrète coupables, on les punit et l'on espère ainsi les empêcher de se dresser un jour pour venger les victimes des tares sociales.

Faut-il balayer toutes les pourritures d'un régime qui croule, avant d'atteindre ce mal mortel : une jeunesse minée, sans avenir, perdue.